

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

47/4 | 2006
Varia

Isabelle Ohayon, La sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline

Marco Buttino



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6809>
ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006
Pagination : 943-946
ISBN : 978-2-7132-2098-2
ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Marco Buttino, « Isabelle Ohayon, La sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, Consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6809>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

2011

Isabelle Ohayon, La sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline

Marco Buttino

RÉFÉRENCE

Isabelle OHAYON, **La sédentarisation des Kazakhs dans l'URSS de Staline. Collectivisation et changement social (1928-1945)**. Paris : Maisonneuve & Larose-Institut Français d'Études sur l'Asie Centrale, 2006, 426 p.

- 1 Isabelle Ohayon étudie l'impact de la « révolution par en haut » sur la population nomade et semi-nomade du Kazakhstan. Elle en examine en profondeur les diverses phases entre la fin des années 1920 et la moitié des années 1930 : dispositions d'expropriation et de déportation des *bai*, premières mesures de sédentarisation des nomades, collectivisation, création d'un élevage sédentaire et passage des anciens nomades à la production agricole ou à d'autres activités. Son approche a le mérite de placer au centre de l'observation les acteurs sociaux et la dimension locale, ce qui permet de découvrir comment les politiques décidées par Moscou furent appliquées au Kazakhstan, quelles furent leurs conséquences directes et les réactions des nomades. Un autre aspect méthodologique important consiste en une dimension comparative constante qui tient compte des autres régions de l'URSS ainsi que d'autres pays coloniaux et permet d'envisager le cas du Kazakhstan à la fois dans sa complexité et sa spécificité.
- 2 La collectivisation au Kazakhstan est devenue un sujet de recherche dans les dernières années de l'URSS grâce à l'ouverture des archives. Les premières études sont le fait d'historiens kazakhs (Žuldusbek Abylhožin et d'autres) qui, à la fin des années 1980, firent partie d'une commission d'enquête créée par les autorités politiques du Kazakhstan. D'autres collectes de documents suivirent, mais le climat politique de la république ayant changé, les espaces de recherche pour les historiens locaux n'existaient plus. Les chercheurs des autres pays, qui pouvaient pourtant accéder à de précieuses sources d'archives, n'abordèrent pas ce thème. Récemment, enfin, parut dans les *Cahiers du Monde*

russe un important article de Niccolò Pianciola sur la fin du nomadisme au Kazakhstan, résultat de recherches dans les archives moscovites¹. À présent, le livre d'Isabelle Ohayon nous apporte des connaissances et une réflexion nouvelles. Son travail s'appuie principalement sur des documents inédits recueillis dans les archives kazakhes – archives très peu fréquentées mais d'un intérêt extrême. L'auteur a sélectionné et interprété ces sources, armée d'une bonne connaissance des études historiques, ethnographiques et anthropologiques de la société kazakhe.

- 3 L'une des questions les plus importantes qui sont traitées ici concerne la signification, ainsi que les pratiques, de la « modernisation ». Le régime soviétique, comme les régimes coloniaux, construit sa propre légitimation sur sa capacité présumée à moderniser et décrit la société d'Asie centrale comme arriérée et victime de rapports de pouvoir et de traditions qui entravaient son développement. Le nomadisme était considéré par les dirigeants soviétiques comme une manifestation éclatante de sous-développement. Le même jugement était porté par les intellectuels locaux progressistes qui, à la fin de l'époque tsariste puis pendant la guerre civile, s'étaient tournés vers le parti Alash Orda et s'étaient opposés aux bolcheviks. Quelques-uns d'entre eux trouvèrent ensuite un compromis avec le nouveau régime, mais ils furent emportés par les répressions lorsque celui-ci imposa sa propre forme de modernisation autoritaire. On présentait alors la modernisation comme un processus linéaire inéluctable qui allait s'accomplir dans un avenir plus ou moins proche. Cette illusion positiviste, caractéristique des politiques coloniales de l'époque et très répandue aujourd'hui encore vu l'arrogance de l'Occident, justifia le recours à la violence de la révolution par en haut. I. Ohayon montre que la société kazakhe était en réalité beaucoup moins nomade qu'on ne la décrivait, et moins statique surtout. Cette modernisation forcée anéantit la vitalité interne et les processus de transformation qui avaient débuté à l'époque du colonialisme tsariste, moins violent.
- 4 Le livre illustre les deux faces de la politique soviétique, l'une destructrice et l'autre constructrice. La première consiste en la déportation qui entraîna la famine, puis la mort, de plus d'un million de personnes, ainsi qu'un exil massif hors de la région. L'auteur documente ces événements très rigoureusement, en pénétrant au cœur des informations locales et en suivant les itinéraires des migrations. Survint ensuite la reconstruction sociale, sous la protection menaçante de l'URSS, par le biais de la sédentarisation des nomades, y compris d'une partie des fugitifs dont le retour fut encouragé par les Soviétiques. Le vide laissé par les départs fut en partie compensé par l'arrivée en masse de déportés provenant des autres régions de collectivisation, et qui furent installés dans les steppes kazakhes en tant que *specpereselency*. Plus tard, au-delà de la période traitée dans l'ouvrage, arriveront des centaines de milliers de déportés de l'Extrême-Orient russe, du Caucase, de Crimée, de la Volga et d'autres régions encore.
- 5 Une autre question fondamentale, étroitement liée à celle de la modernisation, concerne le rapport entre connaissance de la société locale et volonté d'instaurer la révolution. I. Ohayon se demande en effet de quelles informations les autorités politiques soviétiques disposaient ; si elles possédaient les instruments culturels nécessaires pour comprendre la société qu'elles prétendaient transformer ; enfin si elles n'étaient pas en quelque sorte victimes elles-mêmes de la propagande qu'elles avaient mise en place. L'auteur apporte des réponses à ces questions à partir de la spécificité du cas kazakh, tout en contribuant dans le même temps à une lecture nouvelle de l'histoire soviétique dans son ensemble. La confiscation des biens des *bai*, réalisée de façon à miner leur autorité morale et à les priver du rôle et des rituels

propres à leur position sociale, révèle la volonté du nouveau régime de transformer la société par la violence. Les Soviétiques visèrent d'abord les liens de solidarité existant au sein de la société kazakhe, puis ils éliminèrent les intellectuels locaux qui pouvaient se faire les porte-parole du mécontentement, et enfin ils agressèrent la société en l'affamant. Dans ces trois phases, ils montrèrent des visages différents : la première étape – expropriation des *bai* et premières mesures de sédentarisation – révèle une démarche impliquant encore un désir de connaître les liens internes de la société kazakhe ; par la suite, la volonté d'agression devient prédominante. Pour le nouveau système, il était utile d'entretenir des relations avec les dirigeants politiques kazakhs modérés qui subsistaient encore dans le parti. En marge des positions dominantes dans la direction communiste avaient encore lieu des réflexions et des discussions importantes, dont les protagonistes étaient surtout des politiciens qui, par le passé, avaient joué un rôle dans l'Alash Orda : les solidarités au sein de la société kazakhe n'étaient-elles qu'un héritage du passé à surmonter ou bien exprimaient-elles des comportements communautaires compatibles avec le communisme ? Il ne s'agit pas ici d'examiner le bien-fondé de ces positions, mais plutôt de voir si elles reflétaient une attitude différente de celle adoptée par les partisans des mesures les plus radicales. La volonté de révolutionner la société locale de l'extérieur se transforma de fait en une agression ouverte sous l'impulsion des dirigeants staliniens liés à Moscou et étrangers aux tourments de l'intelligentsia locale. Pour eux, les intellectuels locaux n'étaient que des ennemis, car il ne fallait ni connaître, ni transformer graduellement, mais détruire pour ensuite reconstruire.

- 6 De fait, le pouvoir soviétique central ne pouvait révolutionner la société que de cette façon, étant donné sa conception positiviste du développement, sa lecture de la société comme produit de la lutte des classes (dans le cas des nomades, il s'agissait d'une approche incontestablement erronée), et enfin à cause du flux d'informations mensongères fabriquées par une chaîne de bureaucrates épouvantés, désireux surtout de satisfaire et d'asseoir le pouvoir de ces mêmes autorités.
- 7 Dans ce contexte, il est intéressant de suivre le parcours d'un dirigeant soviétique qui représente un trait d'union entre les décisions stratégiques prises au sommet et la société périphérique des nomades : Turar Ryskulov. On a beaucoup publié sur son compte : ses lettres à Staline et à d'autres représentants du parti, des documents portant sa signature et concernant les dispositions prises pour modifier le processus de sédentarisation, ses analyses de la famine et des moyens pour y remédier. I. Ohayon présente des documents inédits et nous livre des réflexions utiles pour comprendre ses propositions qui constituèrent une ultime tentative pour arrêter le massacre. Les informations recueillies sont un apport important pour l'élaboration d'une biographie de Turar Ryskulov dont l'absence se fait sentir aujourd'hui encore.
- 8 L'analyse faite par I. Ohayon des dynamiques de la faim est en outre extraordinairement riche. L'auteur s'aventure dans les contradictions des statistiques soviétiques et fournit une description où situations locale et générale s'expliquent de façon cohérente. La lecture est facilitée par une série de splendides cartes de la région, réalisées par l'auteur, qui illustrent des thèmes comme composition et distribution de la population, migrations, nouvelles implantations.
- 9 L'attention portée aux acteurs sociaux conduit I. Ohayon à enquêter avec le même bonheur sur les différentes formes de résistance à la politique soviétique. Il y eut en effet des révoltes et l'historienne les étudie avec une grande attention, en en soulignant les

raisons spécifiques et les modalités diverses. Il y eut aussi d'autres formes de résistance, comme l'abattage du bétail destiné à la réquisition. De cet épisode que l'on retrouve dans les études sur la collectivisation d'autres régions de l'URSS, I. Ohayon discute avec prudence, faisant ressortir que la perte du bétail eut surtout d'autres causes et, de fait, il est probable que les animaux furent dans un premier temps réquisitionnés, puis qu'ils moururent faute de fourrage et victimes d'épidémies.

- 10 Autre question importante qui traverse tout le livre : celle de la responsabilité quant à ce qui s'est passé. L'auteur pose la question du génocide, en se demandant si les autorités soviétiques ont agi dans le but explicite d'exterminer la population nomade. La réponse est évidemment que l'objectif était autre, mais néanmoins, devant la débâcle provoquée par leur politique, les Soviétiques continuèrent dans la même voie, même s'ils étaient conscients que les « coûts » sociaux étaient devenus énormes. Une confrontation avec la situation ukrainienne s'impose naturellement. Isabelle Ohayon soutient, à juste titre, que les dirigeants soviétiques n'eurent pas l'intention d'exterminer les nomades et donc que ce ne fut pas un génocide, même si l'entière responsabilité des événements leur incombe. Les avis sont contradictoires en ce qui concerne l'Ukraine où les autorités furent encore plus impitoyables puisque, si elles accordèrent aux Kazakhs la possibilité de fuir, elles ne permirent pas aux Ukrainiens de s'échapper de ces régions de famine et de mort.
- 11 Il faut dire pour conclure que le livre d'Isabelle Ohayon traite ces grands thèmes avec une richesse d'analyse extraordinaire. On ne peut qu'en recommander chaleureusement la lecture.

NOTES

1. Niccolò Pianciola, «Famine in the steppe: the collectivisation of agriculture and the Kazak herdsmen 1928-1934», *Cahiers du Monde russe*, 45 (1-2), 2004, p. 137-192.